

Balade Onéfienne en CinéRobotèque

Réal La Rochelle

Numéro 72, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

La Rochelle, R. (1994). Compte rendu de [Balade Onéfienne en CinéRobotèque]. *24 images*, (72), 31–33.

BALLADE ONÉFIENNE EN CINÉROBOTHÈQUE

par Réal La Rochelle

Il suffit de se laisser doucement aspirer par cette salle aux lumières tamisées, plantée en lignes discursives de 21 CinéScopes, modules composés d'un haut fauteuil confortable (certains en ont deux), d'un large moniteur vidéo, d'un écran informatique (CinéSélecteur) et d'une engageante tablette de travail. Dans cette CinéRobothèque, dont le design est de Kurt Hibchen, dominent les tons de bleu turquoise, de gris, de blanc cassé et de noir. Les fenêtres donnant sur le boulevard de Maisonneuve, à deux pas de la Cinémathèque québécoise, sont coupées de rideaux-écrans finement perforés. Il n'y a même pas de clavier pour la recherche électronique et les commandes. La ballade démarre par les doigts qui jouent sur l'«écran tactile», avant d'être enveloppée d'audiovisuel.

Des précurseurs au Japon: McLaren et Glenn Gould

Cette sorte d'espace docu/science-fiction est au cœur du centre ONF/Montréal, près de la salle de cinéma et du vidéo-théâtre, du vidéoclub et de la cinéboutique. Achat, location, programmes de la grande salle ou visionnages personnels dans la CinéRobothèque: le menu est varié et assez large. Si la salle de cinéma, comme son nom l'indique, diffuse le format pellicule (35mm, 16mm et super 16mm) et possède le système sonore THX, elle est aussi

équipée pour la projection vidéo, tandis que les autres services sont presque exclusivement vidéographiques (sauf les locations encore en 16mm). Dans ce cadre, ONF/Montréal, c'est déjà la concrétisation du cinéma en mode électronique. Comme, de surcroît, la CinéRobothèque carbure au laser, c'est à cette enclave que je me suis surtout intéressé pour le moment, question de vérifier comment le support vidéodisque transmet, pour la première fois de façon systématique, une large part des cinémas québécois et canadien.

Jusqu'ici, n'existaient sur ce support que des éditions japonaises de Norman McLaren et sur lui (Creative Process), ainsi que les deux Glenn Gould de Roman Kroitor et Wolf Koenig. Aux États-Unis, la firme Lumivision a édité deux disques de films onéfiens d'animation. Ces produits sont toutefois introuvables sur le marché local.

Je me suis organisé un parcours à la CinéRobothèque en composant un échantillon puisant à des extrêmes historiques. D'une part, *Glenn Gould: On the Record*, pour comparer la copie de la CinéRobothèque avec l'édition japonaise de Philips en vidéodisque. À l'autre bout, en choisissant des films relativement plus récents, mais dont les conceptions sonores et les musiques ont été singulièrement travaillées, et produites en stéréo: *Passiflora*, *Albéo*, *Dessine-moi une chanson*, *Charles et François*. Question



Les 21 CinéScopes munis d'un moniteur vidéo et d'un CinéSélecteur à «écran tactile» permettant aussi bien de consulter le catalogue des titres de l'ONF et les fiches d'information les concernant que de commander le film désiré.

d'expérimenter comment un CinéScope rend justice aussi aux bandes sonores, par le biais de ses deux «bas-parleurs» ajustables, placés au faite du fauteuil (pas d'écouteurs aux oreilles dans cette conception, quoique on y offre une prise pour écouteurs de «walkman»).

Première bonne surprise, le Glenn Gould est quasiment aussi valable à la CinéRobothèque que celui de l'édition Philips (CDV-51, NTSC, 1989). La bande-son mono a été cependant transférée en numérique, ce que ne fait pas celle de l'ONF/Montréal. Vu l'âge du film (1959), la bande sonore d'origine n'est qu'en optique mono, mais elle possède encore une bonne résonance, un grain assez riche et net, qui faisaient déjà la qualité du son en direct dans ces années de création. La luminosité de l'image, pour sa part, rend justice aux noirs et blancs veloutés du 16mm. Cet exemple permet de croire que l'ONF, par son traitement électronique des plus anciennes

archives de son catalogue, assurera progressivement, au fur et à mesure de leur inclusion dans la CinéRobothèque, une place de choix à cette précieuse mémoire filmique. Le catalogue actuel des vidéodisques n'est encore composé que d'un tiers par des films faits avant les années 70, les deux autres tiers couvrant des titres échelonnés entre 1970 et les années 90.

Quelques «fleurs de la passion» audiovisuelles

Par ailleurs, j'avais bien hâte de voir les résultats en vidéodisques de quelques titres des années 80 dont, en leur temps, j'avais pu apprécier les innovatrices conceptions sonores musicalisées et musicales. Au premier chef *Passiflora* (1985, de Fernand Bélanger et Dagmar Gueissaz Teufel), dont le décor musical et sonore fut concocté en une synthèse étonnante par Claude Beaugrand, Fernand Bélanger, René Lussier, Jean

Derome et André Duchesne. La bande sonore de ce long métrage est une des plus audacieuses du «postmodernisme» onéfiens, une sorte de nec plus ultra en la matière, métrissant de façon à la fois lyrique et anarchiste les sons directs, le jeu électroacoustique sur ces sonorités, les musiques, les scansions rythmiques des dialogues...

À la CinéRobothèque, le vidéodisque de *Passiflora* est en stéréophonie (en mode analogique et non numérique, comme tous les vidéodisques de la banque), ce qui permet une meilleure appréciation du travail sonore que sur les copies 16mm avec son optique mono. En stéréo aussi, les copies examinées d'*Albédo* (1982, de Jacques Leduc, son d'Yves Gendron, musique de René Lussier, Jean Derome, Pierre Saint-Jacques et Ti-Lou Babin), de *Dessine-moi une chanson* (1990, de Francine Desbiens, musique et décor sonore de Robert M. Lepage), de *Charles*

et *François* (1987, de Co Hoedeman, montage sonore de Michel Motard, musique de François Dompierre). Le résultat est de qualité semblable et égale dans tous ces cas, même si le niveau sonore des enceintes en haut des fauteuils est plafonné pour ne pas déranger les voisins. On pourrait certes obtenir plus de volume avec des écouteurs, mais telles quelles, ces enceintes «bas-parleurs» donnent un résultat équilibré et précis, qui voyage dans l'air ambiant plutôt que dans la zone «comprimée» d'écouteurs.

Ces copies en stéréophonie sont donc un gain important pour les bandes sonores, les images étant pour leur part de très bonne facture. Maurice Vallée, coordonnateur du transfert de la collection sur vidéodisque, précise que les vidéodisques sont faits à partir d'un report des films sur bandes vidéo d'un pouce, ce vidéo servant de matrice pour les disques. Éric St-Martin, de son côté, est le

responsable technique de l'enregistrement sur disque. Actuellement, plus d'un millier de titres onéfiens sont dans l'antre du Robot serveur, répartis équitablement en français et en anglais (plusieurs titres, surtout en animation, ayant des génériques bilingues). D'ici la fin de 1994, on prévoit qu'il y aura plus de 2 000 titres, et l'ensemble du catalogue de l'ONF devrait être accessible en vidéodisques vers 1997 (sorte de banque fin-de-millénaire?)

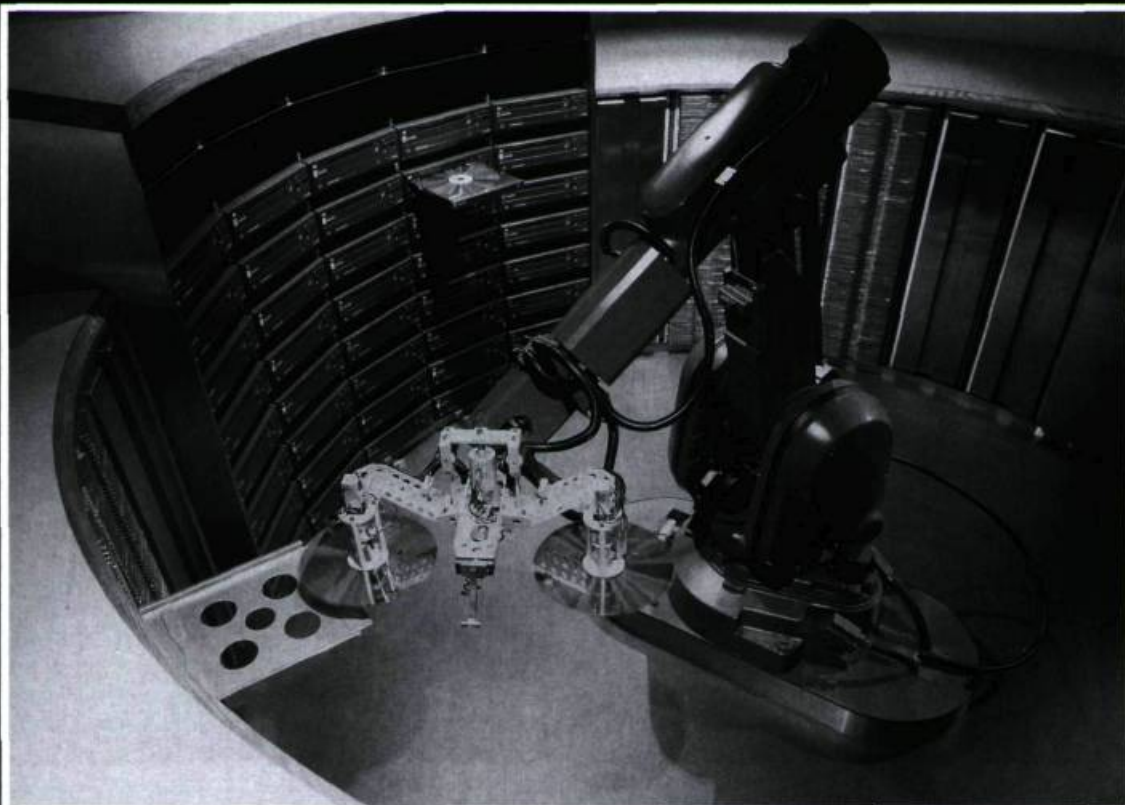
Pour ce qui est de l'image, si l'échantillon examiné est de bonne qualité (luminosité, contrastes et dégradés — en noir et blanc et en couleur), la question se pose toujours du respect strict du format original des films. Maurice Vallée précise que la plupart des films de l'ONF étant en 16mm, leur format est standard et proche de celui du moniteur vidéo. Néanmoins, d'après Kurt Hibchen, certains écrans plus larges (en 35mm, quoique en quantité

minime) ont subi le traitement du «pan & scan», et il n'y a pas actuellement de vidéodisque en format «Letterbox».

Enfin, pour ce qui est des fiches d'information consultables avant visionnage dans le CinéSélecteur, Maurice Vallée estime qu'elles ont été bonifiées, qu'elles sont meilleures et plus substantielles que dans les catalogues imprimés antérieurs. Elles ne contiennent toutefois pas, à ce jour, d'indications relatives à la bande sonore (mono ou stéréo), alors qu'on peut les trouver dans le catalogue général imprimé Films et vidéos de l'ONF.

La CinéRobothèque, ouverte officiellement au public depuis le 15 novembre 1993, comme service documentaire et de visionnage, forme donc petit à petit ses premiers usagers et ses nouveaux adeptes. Kurt Hibchen indique que des statistiques sont consignées par l'ordinateur, depuis le début, sur le moindre détail des opérations

Le Robot serveur de la CinéRobothèque: en 30 secondes il porte dans un lecteur les films sur vidéodisque laser contenus dans un catalogue comportant à ce jour plus de 1 000 titres de l'ONF, dont un tiers réalisés avant 1970 et deux tiers entre 1970 et 1990.



(nombre de clients, durée de recherches et de visionnages, quels films, etc.), mais qu'il est encore un peu tôt pour mesurer l'achalandage du lieu et l'usage des films, puisque l'analyse des données n'est pas encore développée et systématisée. On prévoit le faire à l'automne prochain.

Les Halles de Paris au Quartier latin de Montréal

Le seul autre exemple que je connaissais de centre vidéo de visionnage alimenté par un Robot serveur, était celui que j'avais visité à Paris en 1989, La Vidéothèque de Paris, dans le quartier des Halles. Ce modèle assez éblouissant, fonctionnant avec des cassettes vidéo 3/4 de pouce, a d'ailleurs fourni l'idée d'un Robot serveur pour ONF/Montréal. Robert Forget, son concepteur, a cependant envisagé l'usage d'un ordinateur et d'un robot pour le vidéodisque laser plutôt que pour la vidéo-cassette, offrant du même coup un support plus stable et plus performant, de même qu'un espace de service plus «compact».

Robert Forget, faut-il le rappeler, a une longue histoire passionnée des liens cinéma/vidéo. C'est lui qui créa le Vidéographe au début des années 70, pour s'intéresser ensuite à la «distribution électronique» du catalogue des films de l'ONF. Aujourd'hui, ONF/Montréal représente l'aboutissement et la synthèse de ce long «work in progress», puisque la location, l'achat, la recherche et le visionnage sont tous rendus possibles de manière centralisée.

Mais dans tout cela, il n'y en a pas que pour le seul nouveau centre de l'angle St-Denis/de Maisonneuve. L'état actuel du développement des technologies informatiques et audiovisuelles permet déjà d'envisager que dans un avenir pas trop lointain, cette banque d'ONF/Montréal pourrait être décentralisée et accessible en plusieurs

PHOTOS: JAC MAT



Le Vidéothéâtre où il est possible de visionner en groupe les titres du catalogue de l'ONF en les commandant de la salle, grâce à l'«écran tactile» du CinéSélecteur.

points géographiques. La technologie prévisible serait celle d'un réseau tissé par des canalisations en fibre optique, de sorte que des terminaux en région auraient le même accès à la banque qu'à Montréal. L'actuel débat autour des centres régionaux de l'ONF et de la distribution de ces films par le biais des bibliothèques publiques se situe donc dans une période transitoire avant l'installation d'un réseau haut de gamme capable en principe d'offrir les mêmes services aux régions et à la métropole.

De plus, lorsque tout le catalogue de l'ONF sera consigné dans le serveur (3 000 films en français et 6 000 en anglais), Robert Forget indique qu'il y aura encore beaucoup de place dans le système pour y accueillir d'autres collections et d'autres archives de films. Par exemple, si les coûts de location de la CinéRobothèque le permettent, ainsi que les dispositions des copyrights, on peut rêver d'y trouver des titres des catalogues

de divers distributeurs, quand les films ne le sont plus en distribution commerciale en salles ou non disponibles en vidéo-clubs, ou encore des éléments de collections de différentes cinémathèques, bibliothèques, consulats, producteurs vidéo et, pourquoi pas, certains titres et documents de la Cinémathèque québécoise. La CinéRobothèque pourrait de cette façon se développer en vaste centrale de films et de vidéogrammes, et s'inscrire, comme banque de programmes, dans cette «autoroute électronique» dont on fait actuellement miroiter le développement.

Il reste néanmoins encore pas mal de route à faire sur ce terrain, pour des raisons économiques et technologiques évidentes. Mais la CinéRobothèque est déjà plus qu'un embryon: une sorte d'espoir de l'accessibilité libre aux films et aux vidéos. Elle a la qualité et le statut d'une sorte d'aventure prémuséale de l'audiovisuel, arrimée à la mémoire vive d'un

patrimoine et à sa disponibilité de plus en plus grande.

Si je m'en tiens pour le moment aux seuls films musicaux ou à forte sonorité musicalisée, je constate que la CinéRobothèque est au carrefour. Par exemple, on y trouve *IXE-13* (1971, de Jacques Godbout), l'un des rares «musicals» québécois, déjà film-culte; en revanche, je n'y rencontre pas encore le seul opéra du catalogue onéfien, *Au pays de Zom*, un des films les plus envoûtants des années 80 et le dernier de Gilles Groulx, qu'il faudra bien trouver un jour entre les doigts métalliques du Robot serveur, en stéréophonie et dans le format original. ■

CINÉROBOTHÈQUE

ONF/Montréal
1564, rue Saint-Denis/angle de Maisonneuve,
Métro Berri-UQAM
Mardi au vendredi: 11h30 à 21h00.
Samedi et dimanche: 12h00 à 18h00.
Tarif: 5 \$ pour 2 heures;
étudiants 3 \$.
Service téléphonique:
ONF-FILM ou 1-800-363-0328.